

MOOSHKA BELMONT

***Des mots d'amour un  
jour de fin du monde***

On s'est rencontrés à l'école primaire et on s'est séparés un jour de fin du monde.  
Et lorsque je marche pendant des heures, j'entends la mélodie de John Murphy dans ma tête.

On dit que les geeks sont les mieux préparés pour une invasion de zombies. Alors ça me rassure, parce que je me dis qu'il est forcément là, quelque part, et qu'un jour où l'autre je le retrouverai.

D'ailleurs, c'est un peu la seule raison pour laquelle je tiens encore debout. C'est un peu la seule raison pour laquelle j'ai appris à me servir d'une arme.

J'ai arrêté de compter les heures. J'ai arrêté de compter les jours. Je sais juste à peu près à quelle saison on est.

Je marche seule dans un monde post-apocalyptique, et on n'est même pas encore en 2011. Enfin, je crois. Je peux juste vous assurer que lorsque 70% de la population a été décimée, on était à peine en 2010.

Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne peux même pas vous le dire avec certitude. La télé a très vite disparu, et à la radio, on entendait que du brouillard. Je me souviens juste du mot « épidémie » et tous mes copains ont dit que c'était un coup du gouvernement. Forcément. Mes copains sont tous des conspirationnistes en puissance.

Et moi, je n'ai jamais regardé de film post-apocalyptique, alors j'étais pas du tout préparée. J'ai jamais regardé de films de zombies, alors je pensais que j'allais être une des premières à me faire dévorer.

Depuis que je suis sur la route, les seules personnes que j'ai trouvé étaient soit à moitié morte, soit doté de très mauvaises intentions. Et je n'ai jamais rencontré personne qui puisse m'expliquer ce qui s'était passé, et pourquoi tout a été foutu en l'air du jour au lendemain.

Pendant quelques temps, j'ai vécu avec un gamin. Il avait eu treize ans cette semaine, et on lui avait offert un petit chat. Lorsque je l'ai rencontré, il cherchait son chat. Il se trimballait partout avec un dessin de son chat, et il passait ses journées à l'appeler. Parfois, ça me rendait tellement triste que j'attendais qu'il s'endorme pour me mettre à pleurer.

Ce gamin là, je l'oublierai jamais. Il s'appelait Thomas, et il est mort comme tous les autres. Il s'est fait dévorer quand j'avais le dos tournée.  
Je ne me le pardonnerai jamais.

Et parfois, quand je sais que je suis dans un endroit sans danger, j'appelle son chat. Il s'appelait Panna Cotta, et il était aussi doux que de la crème.

Thomas, il m'appelait Madame tout le temps. Et parfois, ça me rend tellement triste que j'attends que la nuit tombe pour me mettre à pleurer.

Il ne reste plus rien de la vie d'avant. Toutes les boîtes de conserves ont été utilisées. Il ne reste même plus de pâtés pour animaux.  
Mais des fois, sur la route, on trouve des marchands ambulants. Ça coûte très cher d'acheter de la nourriture, alors quand on essaye de survivre comme moi, on ramasse tout ce qu'on trouve et qui pourrait avoir un semblant de valeur.

Mais ça devient de plus en plus dur. Alors on s'habitue à la faim. On ne la sent presque plus. C'est soit ça, soit on se prépare pour la fin. Un être humain peut survivre sans nourriture pendant 90 jours, à condition d'être hydraté. Tant qu'il y a de l'eau, il y a de la vie.

Maïna. C'est à elle que je pense lorsque je marche pendant des heures.

Je me demande où ils sont tous maintenant, mais je ne me fais pas d'illusions.

Tiens, il y a quelqu'un là-bas. Je n'aime pas ça. Je déteste ça, et il ne me reste plus beaucoup de balles. Je crois que c'est un homme. Je ne vois pas très bien, je suis trop loin. Je m'approche à pas de loups, et plus je m'approche, plus la vitesse de mon cœur accélère.

Je suis en train de courir maintenant. Ce n'est pas un zombie.  
Je cours tellement vite que je le renverse, et on roule tous les deux par terre.

Et puis je me réveille dans une maison abandonnée, et c'est dans ces moments là que j'ai envie de mourir. Je suis seule depuis trop longtemps, et, au fur et à mesure que les jours passent, je me persuade que je ne verrai jamais le bout du tunnel.

Il y a des nuits où je rêve que je retrouve Panna Cotta sur un bord de route. Il vient se frotter à mes jambes et je l'accroche à mes épaules et, bien appuyée contre moi, il ronronne toute la journée.

Lorsque je me réveille de ces nuits là, je remercie Dieu de ne pas m'avoir fait rêver de Maïna.

Je pourrais reconnaître son odeur sucrée à des kilomètres. Je pourrais reconnaître ses cheveux à des kilomètres. Je me souviens de sa blondeur et de sa candeur.

On dit parfois qu'on est attiré par les gens qui nous ressemblent le moins. C'est faux. Maïna et moi avons en commun notre blondeur et notre pâleur.

Lorsqu'on s'ennuyait par des après-midis pluvieux, on allait trainer dans des musées en se faisant passer pour des touristes suédoises.

Cette nuit je n'arrive pas à dormir. Je suis à bout. Je voudrais rencontrer quelqu'un, n'importe qui. Je voudrais parler à quelqu'un de Maïna. Je voudrais que quelqu'un me prenne dans ses bras lorsque je me noie dans mes larmes.

Je m'endors finalement après quelques heures de tourment, et lorsque je me réveille, il y a du grabuge à l'étage inférieur. J'attrape mon fusil et je descends les escaliers, mon doigt bien calé sur la détente.

Le bruit vient de la cuisine. Je braque le canon sur cette forme que je n'arrive pas à déterminer. Ma respiration se fait plus lourde. Zut. C'est trop tard. La forme se retourne vers moi, dégaine à son tour et braque.

Je soupire de soulagement. Devant moi se tient un homme d'une trentaine d'années, et ce n'est définitivement pas un zombie.

Je souris. Il sourit à son tour.

Je lui tends ma main. J'imagine que c'est ça qu'il faut faire dans cette situation.

« Je suis Colette. Et je vous interdis de vous moquer de moi !

- Moi c'est Racine.

- Racine ? C'est la première fois que j'entends ce prénom !
- Pareil pour moi, Colette !

Je ne sais pas quoi faire. Je veux qu'il reste avec moi. Je ferais n'importe quoi pour avoir un peu de compagnie. Mais je ne veux pas lui faire peur.

- Il n'y a rien ici. J'ai déjà vérifié partout.
  - Oh...
- Il soupire lourdement.
- Je suis affamé. Ça fait trois jours que j'ai rien mangé.
  - Je suis désolée.
  - Merde, je ferais n'importe quoi pour avoir un peu de bouffe...

Discussion ordinaire pour un jour de fin du monde. Nous nous accordons pour faire un bout de route ensemble.

Je vais chercher mes affaires.

Il m'attend dehors en fumant une cigarette.

- T'en veux une ?
- Non, merci. Je ne fume pas.
- T'as bien de la chance. C'est devenu tellement rare.
- Quand je trouve des cigarettes, je les revends contre de la nourriture.

On se met en marche. On ne se parle pas. Et puis, au bout de quelques mètres, je m'effondre. Racine se retourne, accoure.

Je suis en larmes. Je ne sais pas pourquoi. C'est peut-être parce qu'il est là. La solitude m'a rendue tellement fragile.

Il s'agenouille et prend ma main.

- On peut pas rester là, Colette. ».
- Je fais oui de la tête, mais je n'arrive pas à me relever.  
Alors il me soulève, et il me porte.

Quelques mètres plus loin, il dégaine et me repose par terre.  
Je suis fébrile. Je crois que je vais faire un malaise.

Ma vue se brouille. Je fais un malaise.

Et la seule chose dont je me souviens, c'est un tas de zombies déboulant sur nous. Le bruit des balles. Et puis, plus rien.

Lorsque j'ouvre enfin les yeux, je suis dans une chambre d'hôtel, et Racine est assis dans un fauteuil à côté de moi.

- « Hey, je fais, d'une toute petite voix.
- Hey, ça va ?
- Hmm, je crois, oui. Ça fait combien de temps que je dors ?
- Deux jours.
- Deux jours ?
- Je crois que tu en avais bien besoin.

J'émerge peu à peu, me souviens. Je me relève, inquiète.

- Est-ce que tu as été mordu ?

- Je suis immunisé.

- Immunisé ? Comment c'est possible ?

- Je ne sais pas. J'ai été mordu, un jour. Il y a assez longtemps, en fait. C'était au début de toute cette folie. Je suis tombé dans une fièvre délirante. Je crois que ça a duré plusieurs jours. J'étais persuadé que j'allais crever. Je délirais 24h/24. J'ai des vagues souvenirs. Je me rappelle d'un couple de vieux. D'une ferme. Je sais pas ce qu'ils m'ont fait, mais quand j'ai arrêté de délirer, j'étais complètement remis sur pieds. Il m'avait laissé sur la route, je crois qu'ils m'ont jeté d'une voiture. Je me suis demandé si je n'étais pas mort, et puis ces salopards de morts-vivants se sont trouvés sur mon chemin. J'ai su que j'étais en vie, et... J'ai fait un massacre.

- Et tu as retrouvé les vieux ?

- Jamais.

- Et tu t'es pas posé de questions ?

- Bien sûr que si. Mais je me suis dit qu'il valait mieux ne pas chercher à en savoir plus. J'ai reçu une bénédiction. Je dois m'en contenter.

Je n'ajoute rien, mais cette histoire me turlupine. C'est trop bizarre. Est-ce que ça voudrait dire que certaines personnes détiennent une sorte d'antidote ? Si c'est le cas, il faut que les gens le sachent. Les gens doivent savoir.

Je regarde le visage tranquille de Racine. Je ne veux pas le troubler.

- Est-ce que je peux prendre une douche ? On se remettra en route juste après.

- Bien sûr. Je t'ai laissé la dernière goutte de shampooing.

- Merci.

Se laver, c'est important pour moi. J'ai rencontré des gens qui ne le font pas, parce qu'on attire les zombies en étant propre. Mais moi, je ne peux pas me passer de douche. C'est la seule chose qu'il me reste de ma vie d'avant. À l'époque où ma seule préoccupation était de savoir comment m'habiller.

C'est un peu pareil aujourd'hui, en fait. J'ai tellement maigri que j'ai du mal à trouver des vêtements à ma taille. « Heureusement », l'époque où le monde a disparu était l'époque de la maigreur. Ça a facilité la tâche au début. Mais à présent, il me faut des vêtements d'enfant.

Je sors de la salle de bain. Racine n'a pas bougé. Il est assis exactement au même endroit, dans la même posture.

- Allons-y.

Il passe devant moi. RAS.

Et puis on se met à marcher. Je me sens en sécurité. Je ne suis plus sur mes gardes. Et j'ai quelqu'un à qui parler.

On marche deux bonnes heures. Et puis je deviens curieuse.

- Si tu es sur la route, c'est parce que tu es à la recherche de quelqu'un ?

- Non. Tous les gens que je connais sont morts.

- Merde. C'est dur.
- Non. Ce qui est dur, c'est de s'y être habitué. S'habituer à la mort des gens qu'on aime, c'est comme les oublier.
- Ce n'est pas vrai. S'habituer à leur mort, c'est de faire son deuil. Ils ne t'ont pas demandé de souffrir parce qu'ils ne sont plus là. Au contraire. Faire son deuil, c'est leur rendre service.
- Je n'avais jamais vu ça sous cet angle.
- Hé bien tu devrais.
- Et toi, Colette ? Tu cherches quelqu'un ?
- Ma copine.
- Elle s'appelle comment ?
- Maïna.
- Et vous étiez ensemble depuis combien de temps ?
- En fait, on est pas vraiment ensemble. Mais c'est tout comme.

Autre silence.

- Et toi, t'avais une copine ?
- Il ne répond pas. Il s'est arrêté.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
  - Quelqu'un, murmure-t-il.
  - Où ça ? Je murmure à mon tour
  - Je ne sais pas encore. Ne bouge pas, et baisse-toi. Tiens, planque-toi derrière la voiture.

J'obéis. Je me couche, et je regarde ce qui se passe. Mais je ne vois que les jambes de Racine qui disparaissent derrière un parking.

Un coup de feu. Je sursaute. J'ai des sueurs froides dans le dos. Une minute interminable s'écoule, peut-être même une deuxième. Le temps est à reculons.

Et puis je vois trois paires de jambes qui réapparaissent à la surface.

- C'est bon ! Me crie Racine.
- Merde. Tu m'as fait peur. Ne recommence jamais ça.

Les deux autres paires de jambes appartiennent à deux adolescentes. Des jumelles. Elles ont l'air effrayées.

- Ces jeunes filles m'ont fait part d'une découverte intéressante.
- Y'a un camp à quelques dizaines de kilomètres d'ici, dit la première.
- C'est là qu'on se rend, affirme la seconde.
- Un camp ? Comment vous savez ça ?
- C'est ce qui se dit.
- Et vous êtes sûres de l'information ?
- Non. Mais c'est ça, ou rien.

Elles déplient une carte.

- C'est à une journée d'ici ! Je m'exclame.

Je croise le regard de Racine.

- Okay, allons-y. On s'arrêtera lorsque la nuit sera bien tombée. Vous avez des armes ?
- Non, mais elles ont de la bouffe, m'informe Racine, un grand sourire aux lèvres.

La nuit est bien tombée, on se pose dans une maison à un étage. C'est plus sûr. Les jumelles se couchent tout de suite.

Une bouteille de tequila est posée sur la table. Miracle. C'est si rare de trouver de l'alcool. Racine me serre un verre. On trinque. Et puis on se met à parler, à se raconter.

- La première fois que je me suis retrouvée seule face à un zombie, ça a été l'horreur. J'ai déchargé tout ce que j'avais sur moi, et je l'ai pas touché une seule fois. Alors je me suis mise à courir. Par chance, y'avait une station d'essence pas loin de là. J'ai attendu qu'il me suive. J'avais un briquet dans ma poche. J'ai fait péter la station d'essence. Tout ça pour un seul zombie.

Après quelques verres, je raconte Maïna.

- La dernière fois que je l'ai vu, c'était le jour où tout a commencé, et que les zombies sont sortis de nulle part pour se faire un super banquet. C'était la folie. Les gens couraient dans tous les sens. Elle était chez moi. Je l'avais invité à prendre le petit-déjeuner. On a allumé la télé. C'était confus. On n'a pas trop compris, mais on nous conseillait de pas rester isolées, alors on est sortis. Et on s'est mis à courir comme tout le monde. Des policiers nous ont conseillé d'aller dans l'hôpital le plus proche. C'est ce qu'on a fait. On a couru à toute vitesse parce qu'on était paniquées, et c'était difficile parce qu'on se tenait la main. Une fois qu'on est arrivés à l'hôpital, c'était encore plus la folie. Nos mains se sont décrochées à cause des gens qui poussaient pour rentrer. Maïna a été avalé par la foule. Et puis ils ont fermé les portes de l'hôpital. Plus personne ne pouvait rentrer.

J'imagine que tu connais la suite. Petit à petit, les gens ont disparu pour laisser place aux zombies, où quel que soit leur nom.

- Et tu es sur la route depuis ?

- Ouais.

- Je ne voudrais pas paraître pessimiste mais... tu n'as jamais envisagé la possibilité que Maïna ne soit plus en vie ?

- Jamais. Si elle était morte, je le saurais. Tu as déjà regardé Lost ?

- Un peu.

- Maïna est fan. Je n'ai regardé que la saison 1. Mais je me souviens de cette scène où Rose explique à Jack qu'elle a l'intime conviction que son mari est encore vivant. Et elle avait raison. Rose à la foi, et c'est pareil pour moi. Depuis que les zombies sont arrivés et ont pris ma vie, je me suis mise à prier Dieu. Et ça me fait du bien.

Le reste de la nuit se passe tranquillement. À mon réveil, Racine est déjà levé. Il n'a pas beaucoup dormi. Pendant que je dors, il monte la garde. On laisse les jumelles se reposer et pendant ce temps, on se paye le luxe d'un café froid. Je n'ai jamais vraiment bu de café, alors j'imagine que celui-là est un des meilleurs de ma vie. Racine a trouvé une cartouche de cigarettes. Je crois qu'il est heureux. Je lui emprunte un peu de son bonheur.

Et puis on devient mélancoliques.

- Tu sais, Racine. Quand on sera arrivés à ce campement, si Maïna n'est pas là, je ne resterai pas.

- Je pense bien, oui.

- Je crois que tu vas me manquer.

- Tu vas me manquer aussi, Colette. Est-ce que tu vas te mettre à pleurer ?

- C'est fort possible. Je pleure tout le temps.

Il passe son bras autour de mes épaules.

- Ça va aller pour toi. Si tu as la foi, rien ne peut t'arriver.

- Y'a plutôt intérêt, parce que tu ne seras plus là pour couvrir mes arrières.

- Non. Je cède ma place à Maïna.

Je pose ma tête contre son épaule.

- Merci pour tout, Racine.

- Mais y'a pas de quoi.

- Tu sais, tu es vraiment arrivé au bon moment. Je devenais dingue, toute seule.
- Ça ira pour toi.

Les jumelles se réveillent. On les laisse prendre un café. Racine m'offre une cigarette, que j'accepte.

15 minutes plus tard, nous sommes sur la route. En trois heures, on y sera.

L'information était bonne. Il y a effectivement un campement. Une femme nous accueille et nous fais visiter. Il y a une centaine de personnes qui vivent là-dedans. Visiblement, personne ne manque de rien. Peut-être que le monde est en train de se remettre debout, finalement. Racine est enchanté. Les jumelles sont moins démonstratrices, comme toujours. Elles parlent peu. C'est à peine si on connaît leurs noms.

Une fois la visite terminée, je prends notre « guide » à part. Quelqu'un répondant à la description de Maïna est venu à cet endroit, il y a trois jours. Mon cœur fait un bond. Elle est partie vers la capitale. Il faut que je parte tout de suite, et je vais avoir besoin du plan des jumelles.

Je ne dis pas au revoir à mon ami sénégalais, mais à plus tard. J'ai horreur des au revoir. Il me serre dans ses bras, et je retiens mes larmes.

Je fais quelques pas, il m'interpelle :

- Ton prénom est ridicule ! Ça a été difficile de pas me moquer !

J'éclate de rire le temps de lui tourner le dos, puis j'éclate en sanglots. Il va vraiment me manquer.

Je marche vite, et je m'autorise deux heures de sommeil lorsque je me sens épuisée. Je marche de nuit, et j'ai très peur. J'attends les premiers rayons de soleil avec une impatience mêlée d'anxiété.

Je garde ce rythme pendant 3 jours. 4. 5. J'arrive à la capitale au bout du 6ème jour, mais je me sens démotivée.

Je n'ai pas vu un seul zombie depuis que je suis partie du campement. Peut-être que c'est vraiment le début de la fin.

Je cherche un endroit où dormir. Les rues sont désertes. Ça m'étonne, et je ne suis pas rassurée. Il me faut quelque chose en rez-de-chaussée, avec des sorties de secours accessibles.

Je poursuis ma quête.

Quelque chose a changé. L'air est différent.

Tiens, il y a quelqu'un là-bas. Je n'aime pas ça. Je déteste ça, et il ne me reste plus beaucoup de balles. Je crois que c'est un homme. Je ne vois pas très bien, je suis trop loin. Je m'approche à pas de loup, et plus je m'approche, plus la vitesse de mon cœur accélère.

Je suis en train de courir maintenant. Ce n'est pas un zombie.

Je cours tellement vite que je la renverse, et on roule toutes les deux par terre. Elle touche mes



cheveux, et j'embrasse son visage en répétant son prénom.

Maïna, Maïna, Maïna.

Elle m'embrasse. Je me mets à pleurer.

Et on se dit des mots d'amour un jour de fin du monde.

# **Licence**

*Des mots d'amour un jour de fin du monde* est placé sous la licence Copyleft.

Vous êtes libre de redistribuer, d'adapter ou de réutiliser ces textes, y compris à but commercial, à condition de mentionner le nom de l'auteur original : Mooshka Belmont.

Année de rédaction : 2010

Année de publication : 2015

# **Crédits**

MOOSHKA BELMONT est habillée par Secret Code en 35 pts.

***Des mots d'amour un jour de fin du monde*** est habillé par Souses en 27 pts.

Le corps de texte est habillé par Ubuntu Light en 12 pts.

# **Contacter Mooshka**

Envoyer un mail : [mooshkabelmont♥riseup.net](mailto:mooshkabelmont♥riseup.net)

Se rendre au QG : [mooshkabelmont.net](http://mooshkabelmont.net)

Poker sur Twitter : [@mooshkabelmont](https://twitter.com/mooshkabelmont)